

x x x

Fin 1975, la guerre civile éclata, le Liban plongea en enfer pour de longues et douloureuses années. Les universités, les lycées et les écoles fermèrent leurs portes.

Beyrouth fut livrée aux milices.

Partout dans cette capitale, des murailles de sable jaune séparaient les rues et les avenues en plusieurs parties, tel un parcours d'obstacles dans un champ hippique. Un seul check point, dit « du Musée », tout près de l'hôpital Barbir reliait Beyrouth Est à Beyrouth Ouest, et il était souvent fermé.

Les quartiers de la ville étaient un patchwork de territoires, chaque milice avait le sien.

Les alliances entre les milices se nouaient et se dénouaient et les affrontements suivaient le gré de ces alliances.

Le quartier de Merija et de Hadath était épargné et relativement calme depuis le début de la guerre. Il était sous le contrôle de la 8^e Brigade de l'armée libanaise qui avait établi un barrage à sa lisière ouest et y patrouillait souvent, ce qui en écartait les miliciens cantonnés à sa limite est, à cinq cents mètres de la maison de Tarak.

Cela ne l'empêchait pas d'avoir peur pour Farida.

Il avait pensé à plusieurs reprises à l'éloigner à Tunis ou à Londres, mais ne l'avait pas fait. Au début parce qu'il était loin d'imaginer que la guerre allait se prolonger, et par la suite parce qu'il se sentait seul et si vulnérable.

Il se contenta dès le déclenchement des événements de procéder à la réfection du mur d'enceinte. C'était désormais une palissade en pierre de taille de quatre mètres de haut rehaussée de tessons de bouteilles enchâssés dans du ciment.

Il embaucha aussi le vieux Moaïed comme gardien et lui fournit un Kalachnikov.

x x x

La guerre éprouvait Jeff qui était débordé par la violence. Le bruit incessant des armes, le grondement sinistre des orgues de Staline qui se relayait d'un quartier à un autre, au gré d'une logique indéchiffrable, avaient usé ses nerfs. Tarak Murdoch, l'Européen né dans un pays où les policiers ne portent pas d'armes, était submergé et noyé par la violence de cette guerre absurde que les libanais, eux-mêmes, ont du mal

à expliquer, qui a exhumé tout ce qui est malsain chez ces hommes, et perverti leur humanité.

Tous ces décombres, tous ces morts, les sirènes des ambulances qui hululaient de jour comme de nuit, comme des âmes en peine, soulevaient en lui un tas de questions qui le torturaient : comment ce pays cosmopolite insouciant, comment cette jeunesse brillante, ces jeunes médecins, avocats ou ingénieurs se sont-ils mués en combattants pour qui la vie d'un homme ne valait pas plus que celle d'une mouche qu'on écrase ? Derrière les murs en sacs de sable et dans les tranchées les miliciens fumaient de l'opium pour se remonter et supporter l'enfer quotidien. Beyrouth en était inondée, fournie par les milices, qui chacune d'elles, du moins les plus importantes, possédait son port franc et ses champs de pavot.

Tarak qui avait pris les armes aux côtés de Mahfouz en faisait autant, cela l'aidait à conjurer sa peur ; le sifflement des obus, le crépitement des mitrailleuses et le sang l'effrayaient beaucoup moins.

x x x